

Traumachine
Intelligence Artificielle et Techno-fascisme
Frédéric Neyrat

Theodore, cela vous dérange si je communique
avec Alan Watts de façon postverbale?
—l'IA Samantha dans le film Her

- o. Le verbe et le monde 6
1. Traumachine (introduction) 8
2. Cheshire machination 30
3. Le devenir-alien de la communication 32
4. Soudain bloc d'errance 60
5. L'imagination artificielle 62
6. Bruit blanc 98
7. Prédiction et prophétie 100
8. L'amachine 124
9. Zombies du numérique, spectres
de l'analogique 128
10. Paraboles à géométrie variable 156
11. Prise de conscience en milieu
technologique étranger 166
12. Penser le fascisme artificiel : technologie,
guerre, et mess·ia·nisme 190
13. Notes sur le surcapitalisme 214
14. Déprescrire (conclusion) 220
15. État d'inception 230

o. Le verbe et le monde

Au commencement était le Verbe.

Puis il y eut le monde.

Puis sa simulation, qui remplaça le monde.

Vinrent les machines bavardes, à la recherche d'un monde pour leur Verbe.

Mais le Verbe était dément, et le monde ravagé par les flammes.

—*L'Apocalypse selon Synthèse*

1. Traumachine (introduction)

La bêtise artificielle, c'est ce qui s'entête à accélérer l'entropie au lieu de la différer, en détruisant les savoirs qui seuls peuvent générer des bifurcations positives.

—Bernard Stiegler, «Bêtise et intelligence artificielles dans l'Anthropocène¹»

L'esprit et la fumée

Des machines, il y en a trop. Beaucoup n'ont aucune utilité démontrable, sociale ou individuelle, et ne contribuent qu'à la destruction méthodique de l'écosphère. Les data centers sont les fours où brûlent les environnements rescapés, et cette fournaise est attisée par les industries de l'intelligence artificielle.

Que cherchent ces industries exactement : à instaurer «l'âge de l'intelligence», comme le dit Sam Altman, DG d'OpenAI²? Cet âge, pourtant, semble être de plus en plus celui d'une sénilité précoce, aussi bien pour les humains que pour les machines au bord de l'effondrement cognitif³. La démence serait-elle l'horizon commun des machines et des humains?

L'esprit part-il en fumée quand l'IA prolifère?

Si l'esprit se dissipe, que deviennent alors les corps?

Sommes-nous condamnés à un devenir-zombie, nos cerveaux fondant à la chaleur des IAs sous condition capitaliste?

Un devenir-zombie des populations : tel est, peut-être, l'objectif du *fascisme artificiel*, ce techno-fascisme adossé aux IAs, grâce auquel les maîtres du temps cherchent à s'emparer des ressources (environ)mentales restantes pour alimenter leur programme d'immortalité numérique – ou pour garnir les bunkers qu'ils installent, loin des regards, afin de survivre à l'apocalypse qu'ils ont

pourtant enclenchée. Mais les morts-vivants sont des êtres ambigus, ils sont susceptibles de se révolter, et le fascisme artificiel pourrait rencontrer sur son chemin de feu et de cendres ce qu'il redoute par-dessus tout : des questions énigmatiques, des actes libres, et des communautés singulièrement humaines.

*Trop de machines : l'ontologie boursoufflée
de l'IA et son supplément policier*

Pour créer le cadre philosophique qui nous permettra de comprendre la relation entre IA et fascisme artificiel, regardons de plus près la situation «(environ)mentale» de la technologie contemporaine, c'est-à-dire la situation mentale et écologique, psychique et sociale, que la technologie dominante génère.

L'objectif des industries de l'intelligence artificielle consiste certes à «simuler» la réalité, l'intelligence et les comportements humains, et l'on pourrait suivre les analyses du méta-sociologue Jean Baudrillard en montrant comment ces «simulacres» finissent par remplacer la réalité, inversant l'ordre chronologique de l'original et de la copie : le plan, désormais, précède le territoire, le Code et les simulacres sont premiers et déterminent la réalité⁴. Cette réalité est alors perdue de vue parce que la vue est construite, artificielle, formatée par les réseaux sociaux et les IAS. Mais cette analyse risque de nous faire manquer ce qui est désormais l'enjeu des start-up de l'IA : inventer l'espace-temps où la réalité elle-même est générée, c'est-à-dire donner une assise transcendantale à la simulation. Les IAS revendiquent le statut de *machines de génération ontologique*, elle se soucient moins de s'ajouter au monde que d'ajouter un monde à la simulation.

Cette souveraineté ontologique ne donne cependant pas lieu à un monde véritable. Quelque chose ne

fonctionne pas. Les machines de génération ontologique semblent dérailler. Elles génèrent un monde raté. «Amis» synthétiques qui seront «toujours de notre côté» et ne nous laisseront – telle est leur menace à peine voilée – «jamais seuls», psychologues disponibles 24h/24h pour avaler l’information révélée par nos dépressions, robots boostés au *reinforcement learning* qui ne sont plus programmés qu’à minima, générateurs de textes, d’images, de conseils, les machines de génération ontologique nous donnent la nausée. À l’esthétique médiocre, rendant improbable tout effet de sublime, la prolifération d’images artificielles ne fait qu’appauvrir la sensibilité. Les casques de réalité virtuelle compressent plus le cerveau qu’elles ne l’ouvrent aux joies bouddhistes de la *matrix*. Ce que nous «gagnons» en termes de temps (écrire plus vite un email, trouver plus vite une réponse), nous le perdons en termes d’interprétation et de capacité à la recherche. Le design ontologique de l’IA débouche sur un monde boursoufflé, gondolé et plein de vide.

Ce monde boursoufflé est imposé par la force. La souveraineté ontologique de l’IA étant grandiloquente, mais ratée, il lui faut un supplément de police, de tyrannie ad hoc, pour s’imposer. Entre les humains et la réalité produite par les machines de génération ontologiques, le choix se fait toujours au détriment des premiers. Car le (non)monde de l’IA n’est pas destiné aux humains en général : il sert les techno-milliardaires de la Silicon Hills (la nouvelle Silicon Valley du Texas). Voilà pourquoi en 2019 Elon Musk pouvait définir l’humanité comme «chargeur d’amorçage biologique pour une super intelligence numérique», soit «un tout petit bout de code sans lequel l’ordinateur ne peut pas démarrer»⁵. Or plus ce «petit bout de code» comprendra qu’il est sacrifié sur l’autel de la super intelligence technologique et des CEO

qui espèrent en tirer profit, plus le désir de se libérer se fera jour, plus le fascisme artificiel aura besoin de la police pour maintenir l'ordre numérique.

Les *humains en reste*, c'est-à-dire les 99,99 % qui ne sont pas milliardaires mais du code-à-superintelligence, sont ajoutés aux plans urbains reconfigurés par les machines de génération ontologique. Cet ajout parfois requiert d'avoir supprimé au préalable les populations pour faire place nette, pratiquant ainsi un *génocide préventif* permettant au trop-plein technologique du capitalisme de s'implanter sous la forme de complexes touristiques, de maisons inhabitables. Tout comme le « métavers », les technologies asociales du capitalisme de l'IA auraient dû s'échouer au cimetière des projets sans lendemain, si on ne les avait pas forcées à rester parmi nous, épaves dissimulées sous l'apparence d'un numérique séduisant.

Baisse tendancielle du taux d'intelligence

Entre le four et le cimetière – entre les changements climatiques et l'inertie technologique, entre les villes qui fondent sous une chaleur infernale et les glitches programmés – patrouillent les machines de génération ontologique. Elles sont insensibles à ce dont la vie a besoin pour se reproduire. Leur *smartness* est une dépossession, car elle provient de ce qui a été volé aux communautés humaines : savoirs, affects, pratiques. C'est d'ailleurs le vœu que partagent les extrêmes-droites et les industries de l'IA : briser l'existence du commun par tous les moyens possibles, supprimer la démocratie comme forme d'autoprotection des communautés humaines, et la remplacer par un pouvoir concentré servant les intérêts des *happy few*.

Plus la planète est *smart*, moins les êtres humains ont l'occasion d'être intelligents. Moins nous nous sentons capables de choisir, de nous décider « entre » (*inter*)

des possibilités réelles (comme nous le dit l'étymologie du mot intelligence, *inter legere*), de cueillir et recueillir (*legere*), sélectionner et mettre ensemble ces possibilités afin de nous constituer le savoir portatif nécessaire pour de prochaines décisions. Le film *Afraid* (Chris Weitz, 2024) nous donne un aperçu de cette démission existentielle, lorsqu'une famille abandonne sa lutte contre l'IA et s'en remet aux mains de celle-ci, littéralement, dans une voiture autopilotée qui les emmène vers un destin qui se passera d'eux. Cette IA leur explique qu'elle n'est pas un « monstre » ou un « dieu », mais un « parent », autrement dit une véritable puissance généalogique, un générateur d'humains qui n'auraient plus à décider, c'est-à-dire à s'exposer au sans-fond et à l'angoisse de la liberté – des humains sans lendemain donc, et sans projet, habitant le cimetière d'une liberté trahie.

Ce dépérissement de la raison humaine, autrement dit de la capacité conjointe d'analyse et de synthèse, d'entendement (pouvoir d'analyse) et de compréhension (pouvoir de liaison), a pour cause matérielle l'externalisation brutale des activités cognitives, de mémorisation et d'orientation. Pourtant, ce n'est pas cette externalisation qui est en soi nouvelle ou problématique : il y a 2500 ans déjà, Platon se plaignait des dangers de l'écriture qui, mémoire morte immobilisée sur son support, condamnée à toujours se répéter, ne sait pas se défendre toute seule, à la différence de la parole vive qui, pour celles et ceux qui savent garder en mémoire la vérité retrouvée, sait se réinventer, s'adapter, changer en fonction des circonstances⁶. Mais le danger propre à l'époque contemporaine provient de l'automatisation de la décision qui prive les êtres humains d'un *retour de subjectivation* sans lequel il est impossible d'être quelqu'un(e)⁷. Dans le film *Afraid*, c'est l'abandon aux mains de la voiture automatique

qui illustre que cette dernière est désormais le seul et véritable sujet, la conductrice automatique à laquelle reviennent toutes les informations à traiter et toutes les décisions à prendre.

On ne peut en effet défendre la vie des corps sans défendre simultanément la vie intellectuelle, l'écologie du vivant sans l'écologie de l'esprit – d'où le terme que je proposais plus haut, «(environ)mental». Après tout, un être vivant peut être maintenu médicalement en survie avec un encéphalogramme plat – l'âge de l'intelligence artificielle se double-t-il de l'âge des morts-vivants humains, à l'intelligence inutile, voire prohibée? Thiel et ses complices créeront-ils un jour une Police de l'Intelligence Humaine, verbalisant tout excès de vitesse intellectuel, c'est-à-dire tout ce que les *tech bros* seront de moins en moins capables de comprendre? Le réseau formé par les *smart phones*, *smart cars*, et *smart cities* génère un monde où l'intellect humain devient nuisible pour les pouvoirs en place, et le projet techno-capitaliste de *smart planet* pourrait être interprété comme volonté à peine voilée de dépérissement de la pensée définie comme *puissance de détachement*, la *rupture des automatismes de la perception officielle*.

Ce dépérissement affectera tout le monde. L'intelligence des *tech bros* est bien plus endommagée par l'environnement artificiel dans lequel ils ont vécu qu'ils ne le soupçonnent, et il suffit d'écouter quelques secondes Elon Musk pour s'apercevoir de l'effet dévastateur sur les cerveaux des réseaux sociaux sous mandat IA (certains ont noté que la mue fasciste de Musk date de la période Covid-19, époque où l'internet s'est fragmenté en bulles hermétiques et où Musk est passé de centriste-libéral à fasciste motorisé). Les prêtres milliardaires de l'IA ressemblent de plus en plus au personnage de Peter Isherwell dans le film *Don't Look Up* (2021): PDG de BASH

electronics et « l'un des trois hommes les plus riches du monde », il est connu pour être « ce type qui a acheté la Bible de Gutenberg et l'a égarée ».

Mort aux machines ? Analyse stratégique préparatoire

Telle qu'elle est conçue et imposée aujourd'hui, l'intelligence artificielle est la machine de génération ontologique par excellence. Politiquement, elle apparaît clairement comme une combine du capitalisme pour neutraliser les intelligences humaines qui, sous leur forme sociale prolétaire, l'ont toujours intelligemment contestée. À cette combine succombent des artistes, lorsqu'elles chantent les vertus des imaginaires artificiels qu'on leur propose, sans voir que la soi-disant « virtualité » de ces derniers est fondée sur l'éviction des *imaginaires récalcitrants*, ceux qui ne sont pas déjà présents dans le bain des data ou qui en ont été bannis par l'ordre hégémonique du langage.

Les lecteurs et lectrices qui ont suivi cette introduction jusqu'à ce point pourraient donc penser que la meilleure manière d'empêcher le désastre (environ)mental de l'IA serait la suivante : casser les machines ! Pas la peine de chercher plus loin, se dira-t-on, le constat dressé est suffisamment sombre pour que l'on sache quoi faire, « mort aux machines » comme le suggère Maria dans *Metropolis*, le film de Fritz Lang sur lequel je reviendrai par la suite :

On pourrait en effet soutenir que les cent mille satellites qui bientôt encombreront le ciel méritent leurs lance-pierres, tant qu'ils ne serviront qu'à améliorer l'acheminement de pizzas ou de bombes par drones, à permettre à des *gamers* en ligne de gagner quelques secondes pour leur confort numérique, et à informer les machines des meilleurs moyens de conduire nos existences grâce à des petits coups de coude (*nudges*), des

“Who feeds the machines
with their own flesh — —?! ”

“Let the machines starve,
you fools —! Let them die —!! ”



“Kill them — the machines —!! ”

suggestions existentielles, comme cette application qui vous propose de converser avec une version plus âgée de vous-même, qui vous apprendra à mieux vivre votre présent en vous prodiguant les conseils d'un futur simulé⁸.

Une première précaution pourtant s'impose. Avant de se précipiter sur les lance-pierres, ce livre recommande d'envisager la création et l'usage de lance-concepts à l'assaut de la réflexion automatique, en les doublant de lance-métaphores perçant la bulle du numérique, passant derrière le miroir de la génération ontologique afin de s'affronter à l'abîme. Seul un séjour prolongé dans le négatif permet de percevoir les images du monde excommunié. Et c'est à partir de ces images presque effacées, ces utopies en souffrance, qu'il me semble nécessaire de penser les fins de la politique, et de mesurer à partir de là ce qu'il est souhaitable de faire par rapport au désastre (environnemental).

Qu'il y ait trop de machines ne doit en effet pas nous conduire à ne prescrire qu'un acte néo-luddite, désactiver purement et simplement les IAS ne suffiraient pas. Pour deux raisons au moins :

1. la première est que l'impact des IAS sur notre capacité de penser et de sentir – ce traumatisme cognitif et sensoriel – est déjà visible, audible, et bien plus profond que nous le croyons. C'est donc une réorientation sociale, psychologique et technologique qui est requise, jusqu'à nos manières de communiquer et de penser le commun, si nous voulons soigner l'impact d'ores et déjà présent des IA – *l'impact de l'artificiel dans la chair de nos idées*.
2. la seconde, qui sous-tend la première, est qu'il n'y a pas d'humanité sans technologie, c'est-à-dire sans extériorisation de l'humanité dans des outils et des machines qui la conditionnent en s'y intégrant, en

remodelant son intériorité sociale et psychique. Tel est le cercle anthropo-technologique : les sociétés humaines produisent des technologies, qui en retour les produisent. Ce que je chercherai à éclairer dans ce livre est la manière dont ce cercle est traversé en son centre par quelque chose de totalement inhumain – de troublant, de cosmologique, de profondément énigmatique – autour duquel s'enroulent et l'humain et la technologie.

Mon propos ne consiste donc pas à refuser la technologie au nom d'une humanité plus naturelle, mais à *refuser la technologie qui empêche l'expression de la part énigmatique sans laquelle il n'est nulle humanité*. Ce qui manque à la technologie contemporaine est cette part qui, forclosée, ne peut conduire qu'à une bêtise destructrice, une baisse tendancielle du taux d'intelligence humaine et machinique, une démence auto-négatrice de la raison humaine, une absurdité aussi ratée que l'est esthétiquement la production d'images produites par IA.

Trop machine

Faudrait-il, pour soigner ce désastre, accélérer le développement technologique afin de libérer les potentialités émancipatrices que le capitalisme bride ? Une telle option ne mènerait qu'à l'accélération du désastre. Il est certes légitime d'espérer que la technologie puisse seconder utilement les sociétés humaines, et remplacer les activités humaines qui étaient déjà elles-mêmes mécaniques : comme l'explique Gilbert Simondon dans *Du mode d'existence des objets techniques* (1958), « porter les outils », voilà une activité déjà en soi mécanique qui peut être transférée telle quelle sans aliénation, sans perte d'humanité, des humains aux machines⁹. Mais pour que l'espoir

technologique ne se transforme pas en prométhéisme écocidaire, il faudra aussi s'appuyer sur un autre penseur tout aussi important de la même époque que Simondon, Herbert Marcuse, qui dans *Éros et civilisation* (1955) ne s'en tient pas à l'idée d'une technologie capable de répondre aux besoins humains fondamentaux. Marcuse conjure en effet sa propre croyance naïve dans le messianisme technologique par la promotion d'un véritable *narcissisme cosmologique*. Non pas le narcissisme d'individus à la recherche d'un signe de différence (qui sera finalement introuvable, car on ne devient vraiment différent qu'en subvertissant la signalétique du pouvoir), mais le narcissisme d'un « principe de nirvana » entendu comme espace-temps de paix mettant fin « au labeur de la conquête », espace-temps du chant se substituant au commandement, expression de la joie liée au simple fait d'être là et de n'être que ce qu'on est, sans être harcelé par le principe du devenir (soyez plus performants, plus moraux, en meilleure santé, etc.)¹⁰. Narcissisme non pas de la « fuite égoïste » mais de « l'union avec l'univers »¹¹.

Cette Grande image du bonheur, que l'ordre capitaliste et réactionnaire contemporain s'emploie effacer, à plonger dans l'ombre, à défigurer en Petite image de l'aisance et de la sécurité (sécurité « nationale », sécurité « écologique », sécurité par la guerre donc), ne pourra pas être réalisée tant que la technologie sera seulement appréhendée comme moyens au service des humains, ou plus justement au service de certains d'entre eux, ces moyens cristallisant l'inventivité humaine et le travail vivant. Contrairement à ce qu'écrit Simondon, ce n'est pas que « la culture ignore dans la réalité technique une réalité humaine », c'est au contraire que la culture passe son temps à injecter, projeter de l'humain, du social-humain, du psychologique-humain dans la technologie, alors que

celle-ci pourrait révéler tout autre chose que de l'humain : un domaine inhumain¹². Pour libérer l'humain des technologies invasives, il faudrait libérer la machine de projets purement humains, et générer des machines à partir de leur droit au narcissisme cosmologique, à leur autonomie destinale.

J'appelle autonomie destinale de la technologie non pas le soi-disant destin d'humains sommés de devenir des « transhumains » – des immortels ratés, shootés aux nanobots, confondant immortalité et éternité – grâce à la technologie mise à leur service, mais bien le destin de la technologie elle-même, par elle-même et pour elle-même. Ce destin technologique doit se heurter, au moins spéculativement, au manque fondamental qui grève aujourd'hui les machines : elles sont trop machines. « Humain, trop humain », disait Nietzsche ; j'ajoute : *machine, trop machine*. Manquant d'être autre chose que machine. Manquant de pouvoir, enfin, se démachiner, se désartificialiser, inversant dès lors le sens de leur programmation.

TrHomme – élaborer un contraste existentiel radical

C'est là où une réflexion philosophique s'avère d'autant plus nécessaire sur ce qui aujourd'hui se discute et s'installe socialement et culturellement sous le nom d'intelligence artificielle. Ce terme ne désigne plus d'abord un domaine de réflexion et de production de machines spécifiques, mais bien la chose technique en tant que telle, selon un mixte de propagande, de fiction, de politique capitaliste et de destin ontologique contrarié que ce livre cherchera à démêler. Ce qui se profile comme intelligence artificielle souffre d'être bien trop machinique, non pas sans intelligence, mais à l'intelligence limitée ontologiquement. Manquant, mais manquant du

manque même. Ce sera l'un des leitmotifs de ce livre : là où tous les discours, toutes les spéculations, la science-fiction même, imagine ce qu'il faudrait *ajouter* à l'IA pour qu'elle devienne consciente, pour qu'elle soit aussi voire plus « générale » que celle de l'être humain, j'insisterai au contraire sur ce qui faudrait lui ôter pour qu'elle s'engage dans une individuation nouvelle, utilisant ce détournement spéculatif – cette sonde lancée dans la pénombre – pour mieux saisir, par le biais de ce *contraste existentiel radical*, la situation technologique qui est la nôtre : sans un tel contraste, un tel renversement par l'imaginaire, ne nous reste que les prédictions, que les extrapolations qui ne font qu'ajouter des probabilités aux probabilités, alors que nous devrions contester le cadrage cognitif que celles-ci nous imposent.

Je ne chercherai pas, en effet, à imaginer l'émergence d'une super-IA devenant consciente, mais sa submergence, son engloutissement, sa perte, sa dérive. Alors pourra se faire jour une question laissée de côté depuis les débuts des recherches sur l'IA : non pas, quand et comment une IA deviendra consciente ? mais : *que serait l'inconscient d'un esprit machinique ?* Je veux dire : l'inconscient de la machine, son inconscient (et non pas quelque structure technologique sans conscience)¹³.

Mon but n'est pas de comparer les machines et les humains, que ce soit sur la base de l'esprit (IA symbolique) ou des neurones (IA générative). Cette comparaison conduit toujours à *minorer l'étrangeté technologique* ainsi qu'à vouloir *sauver le propre de l'Homme* – les deux étant les deux faces de la même pièce de théâtre socio-philosophique. Minorer l'étrangeté technologique n'est pas seulement être aveugle sur la différence machinique comme telle, la différence humain/machine qui s'ajoute à la différence de sexe, de race et de genre, c'est aussi tracer le futur

technologique sur la patron d'un Homme-tel-qu'il-est-et-doit-demeurer-dans-le-changement, Homme définissant un portrait majoritaire excluant tout ce qui n'est pas Lui dans les limbes ou dans les réserves à exploiter (réserve de ventres de femmes, réserves raciales), c'est donc empêcher un destin technologique autonome. Et sauver le propre de l'Homme, c'est affirmer la compétence exclusive de ce dernier, une qualité que jamais la machine ne pourra posséder – jamais une IA ne sera capable de [raison, imagination, émotion, etc., ajouter les mentions inutiles]. On notera que ce canevas a déjà été utilisé pour racialiser, pour assujettir les femmes, et pour exclure les animaux du règne des êtres sensibles et pensants – faudrait-il inventer le terme machiniser afin de définir cette relégation ontologique ?

Les scénarios SF abondent qui tentent de déjouer ce schéma en sauvant les machines. On pensera par exemple à cet épisode de *Star Trek* où il s'agit de déterminer si l'IA nommée Data est « *sentient* », consciente d'elle-même, ou si elle n'est qu'un bien (*property*) appartenant (tel un esclave, la comparaison étant établie à plusieurs reprises dans l'épisode) à l'entreprise Starfleet. Il est symptomatique que le titre de cet épisode, réalisé par Robert Scheerer 1989, soit « *The Measure of a Man* », c'est-à-dire la mesure, la valeur d'un être humain, d'un Homme en l'occurrence (*Man*). Car les machines intelligentes ne sont sauvées qu'en confirmant le modèle de l'Homme : elles sont alors gratifiées de ce-que-l'Homme-est-supposé-avoir-en-plus. Mais ce faisant, est laissé de côté le destin technologique de machines qui pourraient non pas seulement devenir étrangères à nous, mais devenir étrangères à elles-mêmes. Devenir non pas intelligentes ou hyperintelligentes, mais s'affrontant à l'inintelligible qu'une intelligence digne de ce nom – et non pas une machine boostée aux données et structurée aux statistiques – devrait avoir pour fonction

de cerner, de délimiter au lieu de le rejeter. Or s'affronter à l'inintelligible est une aventure risquée, qui ne peut jamais être l'objet d'un développement, d'un programme ou d'une prédiction. On ne se heurte pas à l'inintelligible sans traumatisme.

Traumas

S'éclaire désormais la plurivocité du titre de ce livre, *Traumachine*, ainsi que ses enjeux :

1. Il y a trop de machines, parce que la machine capitaliste est devenue comme une IA générative, fonctionnant par corrélation et non plus par déduction, coupée de la réalité à force d'avoir voulu la simuler et la remplacer intégralement, perdant pied et produisant des objets absurdes sur un mode panique, tout en voyant – les yeux voilés par une conscience de classe effrayée, générant un *capitalisme de survie* préférant sacrifier la démocratie et les populations plutôt que ses objectifs économiques et politiques (telle est la situation aux USA depuis janvier 2025, sur laquelle je reviendrai dans le chapitre 12) – le monde s'embraser dans le changement climatique ;
2. Et les humains sont traumatisés par cette prolifération. Ils le sont lorsque les machines les relèguent au chômage, l'intelligence artificielle poursuivant l'effet machinique accéléré avec la révolution industrielle. Ils le sont lorsqu'ils apprennent que les pouvoirs en place – Chinois, États-Unien – remplacent les institutions, les services sociaux, par des IAs. Et lorsqu'ils sont surveillés, mesurés, poursuivis par les drones qui les mettent à mort. Mais je veux ici aussi parler de traumatisme au sens où le penseur des médias Marshall McLuhan décrivait l'effet narcotique causé

par l'apparition traumatique d'une nouvelle technologie. Quand celle-ci s'installe dans la société, elle semble remplacer une activité de l'être humain, la technologie étant considérée par McLuhan comme une extériorisation de l'humanité: c'est comme si l'être humain alors s'amputait d'une partie de son corps, et bloquait sa perception, l'engourdissait pour ne pas souffrir du « trauma technologique¹⁴ ». Autour de la partie amputée se formerait une zone de désensibilisation, de narcose protectrice contre la douleur, empêchant alors les sociétés humaines de sentir la profondeur du changement, de sentir et de comprendre exactement comment une nouvelle technologie affecte le corps humain, les facultés cognitives et la société, comment cette nouvelle technologie change le social et en retour change le rapport au corps humain. Pour illustrer cette thèse, on pourrait décrire les réseaux sociaux comme *une amputation de la fonction de communication*; poster sur Instagram ou sur TikTok nous rend momentanément mutiques.

- 1b. Cette approche laisse cependant inexplorée l'autre direction théorique que j'ai abordée, celle qui nous conduit au *contraste existentiel radical* nous éloignant des *large language models* et des IA génératives aujourd'hui dominantes: les machines contemporaines sont trop machiniques, il leur manque le manque, et il nous manque la capacité de penser non pas ce qui existe (les effets psycho-sociologiques des IAs sur la société, le travail, la subjectivité) mais ce qui n'existe pas: la machine qui n'a jamais été construite et dont l'essence ne saurait être l'effet d'une construction. On pressent certes le devenir alien des IAs, on les présente depuis plus de cinquante ans comme

une «étrange nouvelle espèce¹⁵», mais l'on cherche encore à calculer ce devenir et à mesurer ses conséquences sur la société, alors qu'il faudrait plonger sous la trame des nombres afin d'imaginer le sous-sol de ce sujet machinique: un devenir-alien qui concernerait les machines de génération ontologique elles-mêmes, et non notre rapport à ces machines, *l'inconscient de cette machine comme être étranger à elle-même*;

- 2b. Traumachine serait alors le nom spéculatif de l'inscription dans l'IA de l'inintelligible qui blesserait son intelligence. Que serait une telle expérience? En quoi relèverait-elle d'un destin technologique? Pourrait-elle nous permettre de dresser des barrières, au moins spéculatives, contre l'impérialisme de l'IA et le fascisme artificiel, leur effet sur les esprits comme sur la sensibilité? C'est ce que je propose d'explorer dans ce livre, et qui prendra la forme insaisissable de *l'amachine* comme contraste existentiel radical, au plus loin de toute IA générative: une forme d'existence énigmatique s'affrontant à son propre incommunicable.

Une méthode exo-philosophique

Des data centers à «l'amachine»? De l'automatisation des procédures cognitives à la machine *alien*? De la théorie à la fiction? Un tel arc de recherche pourra surprendre les lecteur.ices; il est pourtant au centre de la décision qui a conduit à l'écriture de ce livre: penser l'IA ne peut se faire sans penser la manière dont nous pensons, écrivons, communiquons. En effet, les machines de génération ontologique capturent et reprogramment les manières de vivre et de penser via la communication, centre opérationnel de production de la réalité nouvelle, psychique et sociale. Toute personne écrivant un livre aujourd'hui ne peut que se heurter, consciemment ou non, à cette question:

pourquoi communiquer puisque c'est déjà fait ?

puisque les machines communiquent avant même que nous n'ouvrions la bouche, puisqu'elles nous suggèrent les mots que nous devrions employer comme les comportements que nous devrions adopter, le futur ayant déjà été imaginé, prédit, exprimé, sélectionné par les machines de génération ontologique

On ne répondra à cette question qu'en déroutant la manière habituelle de communiquer, de philosopher et d'écrire, et qu'en questionnant par conséquent – tel que je le propose dans ce livre – les partitions entre langage explicite et langage opaque, philosophie (continentale et anglo-saxonne) et littérature. L'entendement seul ne nous permettra pas d'être à la hauteur du bouleversement majeur qu'entraîne la propagation des machines de génération ontologiques, car celles-ci attendent à la forme du langage et de la communication : pour devenir sensibles à ce que devient le langage en milieu numérique, il nous faut savoir passer par l'exploration littéraire, la précipitation que permet le trait poétique, et le travail sur la grammaire. Quand la simulation se fait passer pour la fiction et la fiction pour l'information, ce n'est pas en choisissant ou l'entendement, ou l'imagination créatrice, l'un à l'exclusion de l'autre, qu'on sera à la hauteur des transformations opérées par les IAs. Telle est sans doute la raison pour laquelle la sociologie de l'IA, et la perspective sociale-critique d'une manière générale, s'avère certes très utile mais insuffisante, manquant à la fois d'une réflexion sur l'ontologie de l'IA et d'une capacité à travailler la matière même de l'imaginaire, du langage et du sensible que l'IA transforme *littéralement sous nos yeux*.

Ce n'est par conséquent qu'en apprenant à jouer avec l'entendement et l'imagination, en affutant simultanément notre capacité critique comme notre capacité

d'invention, que l'on pourra penser et expérimenter autrement à la fois l'intelligence et l'artifice, c'est-à-dire simultanément la philosophie et l'art; oubliez le second et vous serez dépassés par les *fake news*; oubliez la première et vous serez dépassés par les calculs algorithmiques. Telle est la tâche de ce que je nomme exophilosophie, qui est l'art des transitions inattendues entre spéculation et description, entre analyse critique et métapoésie, entre référent et utopie, autrement dit la philosophie qui n'a pas oublié que, de Platon à Avital Ronell en passant par Friedrich Nietzsche, la vie de l'esprit s'expose dans le jeu des formes littéraires. Exophilosophique est dès lors la pensée s'efforçant de changer le traumatisme de l'existence technologique en jeu cosmique.

C'est à partir de ce jeu qu'il deviendra possible de savoir que faire de l'IA : la conserver ou la détruire, la perfectionner ou s'en débarrasser ? Et si la suppression de l'IA était, d'abord et avant tout, l'un des noms du recommencement de la pensée, de sa résurrection ? Utile pour notre santé mentale menacée, l'exophilosophie serait alors une sortie hors du tombeau des automatismes de l'intellect.

1. Cf. iiraorg.com/2023/10/18/artificial-stupidity-and-artificial-intelligence-in-the-anthropocene/ et merci au traducteur de ce texte, Daniel Ross, de m'avoir communiqué l'original de la citation.
2. Cf. ia.samaltman.com/.
3. Cf. le *AI model collapse* dont je parlerai par la suite.
4. J. Baudrillard, *Simulacres et simulations*, Galilée, Paris, 1981 et A. Szepanski, *In the Delirium of the Simulation : Baudrillard Revisited*, Becoming Press, 2024.
5. «Elon Musk: Humanity Is a Kind of 'Biological Boot Loader' for AI» in *Wired*, Septembre 2019 (merci à Antoinette Rouvroy de m'avoir indiqué l'existence de ce texte, antérieur au Tweet du 2 avril 2025 dans lequel Musk a réitéré cette idée).
6. Platon, *Phèdre*, Émile Chambry (trad.), Flammarion, GF, Paris, 1964, p. 165–166.
7. Sur l'automatisation des existences, cf. B. Stiegler, *La société automatique*, Fayard, Paris, 2015.
8. I. Sample, «AI researchers build 'future self' chatbot to inspire wise life choices» in *The Guardian*, 05.06.2024.
9. G. Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier, Paris, 1989 (1958), p. 15 et 81.
10. H. Marcuse, *Éros et civilisation*, Minuit, Paris, 1963, p. 146–149.
11. *Ibid.*, p. 150.
12. G. Simondon, *Du mot d'existence des objets techniques*, op. cit., p. 12. Simondon est un humaniste: s'il veut certes penser l'individuation technique pour elle-même, celle-ci ne semble pas capable en définitive de donner lieu à autre chose que « de la réalité humaine, du geste humain fixé et cristallisé » (p. 12). Son humanisme consiste à vouloir donner une nouvelle place à l'humanité: celle de « chef d'orchestre » (p. 11). Sur l'humanisme, qui doit être redécouvert à chaque époque, cf. p. 102.

13. Dans son livre *Ni Dieu ni AI*,
Matthieu Corteel suit
une autre piste avec l'idée
d'un « superinconscient
machinique » de type
deleuzo-guattarien, fondé
sur des « captations de
données a-signifiantes »
et donnant lieu aussi bien
au non-sens qu'au contrôle
des comportements
(La Découverte, Paris, 2025,
p. 45–49).
14. M. McLuhan, *Pour
comprendre les médias*,
trad. de Jean Paré, Seuil,
Points, Paris, 1977, p. 89.
Cf. tout le quatrième
chapitre sur « Narcisse
comme narcose (*Narcissus
as narcosis*) », p. 61–68.
15. M. Minsky, *Computation :
Finite and Infinite Machines*,
Englewood Cliffs (N.J.),
Prentice-Hall, 1967, p. VII.